

Rêve-il, rêve-elle

Ce que Freud imagine de la pulsion de mort, comporte que le réveil du corps est sa destruction. Parce que dans le sens opposé au principe de plaisir, cela, il le qualifie d'un au-delà : cet au-delà, c'est une opposition.

La vie, quant à elle, est bien au-delà de tout réveil. La vie n'est pas conçue, le corps n'en attrape rien, il la porte simplement. Quand Freud dit : la vie aspire à la mort, c'est pour autant que la vie, en tant qu'elle est incarnée, en tant qu'elle est dans le corps, aspirerait à une totale et pleine conscience. On peut dire que c'est là que se désigne que même dans le réveil absolu, il y a encore une part de rêve qui est justement de rêve de réveil.

On ne se réveille jamais : les désirs entretiennent les rêves. La mort est un rêve, entre autres rêves qui perpétuent la vie, celui de séjourner dans le mythique. C'est du côté du réveil que se situe la mort. La vie est quelque chose de tout à fait impossible qui peut rêver de réveil absolu. Par exemple, dans la religion nirvanesque, la vie rêve de s'échapper à elle-même.

Il n'en reste pas moins que la vie est réelle, et que ce retour est mythique. Il est mythique, et fait partie de ces rêves qui ne se branchent que du langage. S'il n'y avait pas de langage, on ne se mettrait pas à rêver d'être mort comme d'une possibilité. Cette possibilité est d'autant plus contradictoire que même dans ces aspirations non seulement mythiques mais mystiques, on pense qu'on rejoint le réel absolu qui n'est modelé que par un calcul.

On rêve de se confondre avec ce qu'on extrapole au nom du fait qu'on habite le langage.

Or, du fait qu'on habite le langage, on se conforme à un formalisme – de l'ordre du calcul, justement – et on s'imagine que du réel, il y a un savoir absolu. En fin de compte, dans le nirvana, c'est à se noyer dans ce savoir absolu, dont il n'y a pas trace, qu'on aspire. On croit qu'on sera confondu avec ce savoir supposé soutenir le monde, lequel monde n'est qu'un rêve de chaque corps.

Qu'il soit branché sur la mort, le langage seul, en fin de compte, en porte le témoignage.

Est-ce que c'est ça qui est refoulé ? C'est difficile de l'affirmer. Il est pensable que tout le langage ne soit fait que pour ne pas penser la mort qui, en

effet, est la chose la moins pensable qui soit. C'est bien pour cela qu'en la concevant comme un réveil, je dis quelque chose qui est impliqué par mon petit nœud SIR.

Je serais plutôt porté à penser que le sexe et la mort sont solidaires, comme c'est prouvé par ce que nous savons du fait que ce sont les corps qui se reproduisent sexuellement qui sont sujets à la mort.

Mais c'est plutôt par le refoulement du non-rapport sexuel que le langage nie la mort. Le réveil total qui consisterait à appréhender le sexe – ce qui est exclu – peut prendre, entre autres formes, celle de la conséquence du sexe, c'est-à-dire la mort.

J. Lacan, « Réponse à une question
de Catherine Millot – Improvisation :
désir de mort, rêve et réveil »,
L'Âne, n° 3, 1981, p. 3.